

objets en bambou (*takétori* signifie cueilleur de bambous) découvrit un jour dans les bois un bambou qui avait le tronc brillant. Il l'abattit et le fendit, et trouva dans l'un des joints une belle petite jeune fille de trois pouces de haut. Il l'emporta chez lui et l'adopta, lui donnant le nom de Kagouyahimé, ou la « demoiselle brillante ». Elle se développa rapidement et devint une femme dont la beauté attirait de nombreux admirateurs. A chacun d'eux elle imposa une épreuve, promettant d'épouser le soupirant qui accomplirait avec succès la tâche qu'elle lui avait assignée. A l'un d'eux elle demanda d'aller chercher aux Indes l'escarcelle de pierre avec laquelle Bouddha mendiait; à un autre, de lui apporter une branche de l'arbre qui a des racines d'argent, un tronc d'or et des fruits de bijoux et qui croît dans l'île fabuleuse du Paradis du mont Hôrai. D'un troisième elle exigea un vêtement fait avec la fourrure d'un rat de feu qui est supposée ininflammable. Le quatrième devait se procurer le joyau aux mille nuances de la tête du dragon. Tous échouèrent. Alors le mikado fit sa cour à la jeune fille, mais en vain également; malgré cela ils restèrent en termes amicaux et entretenirent un échange sentimental de *tanka*. Elle fut enlevée au ciel dans un chariot volant, amené par ses parents de la lune, d'où elle avait été bannie, semble-t-il, pour quelque offense qu'elle avait commise.

L'épisode du rameau d'or du mont Hôrai peut servir de spécimen de cet ouvrage. Le prince Kouramotchi, à qui cette tâche était échue, ayant fait faire par d'habiles ouvriers un faux rameau d'or, l'apporte et réclame sa récompense. Le vieillard lui demande de raconter en quelle sorte d'endroit il obtint cette merveilleuse, gracieuse et ravissante branche. Sur ce, le prince Koura-

motchi relate son voyage supposé au mont Hôrai, non, il faut l'observer, sans maladresses et répétitions naturelles chez un homme qui doit inventer son histoire au fur et à mesure :

« Il y a trois ans, le dixième jour du deuxième mois, nous nous embarquâmes à Osaka. Nous ne savions pas quelle route nous allions suivre quand nous gagnâmes le large, mais, comme je sentais que la vie serait pour moi sans valeur si le désir de mon cœur ne pouvait être exaucé, nous continuâmes à avancer à la voile, nous confiant aux brises vaines. Si nous périssons, pensions-nous, nul ne peut l'empêcher. Aussi longtemps que nous vivrons, cependant, nous continuerons notre voyage jusqu'à ce que nous puissions atteindre cette île, appelée, semble-t-il, le mont Hôrai. Avec de telles pensées, nous ramions incessamment sur l'Océan, secoués et roulés, jusqu'à ce que nous eussions laissé loin derrière nous les rivages de notre pays. Dans nos courses vagabondes, nous fûmes une fois sur le point de couler au fond de la mer, tandis que les vagues faisaient rage; une autre fois nous fûmes portés par le vent dans une contrée inconnue où des créatures semblables à des diables surgirent et essayèrent de nous tuer. Une fois, ne sachant plus ni par quel chemin nous étions venus ni quelle direction nous allions suivre, nous fûmes presque perdus en mer. Une autre fois nos provisions s'épuisèrent et nous primes pour nourriture des racines d'arbre. Un jour, des êtres indescriptiblement hideux tentèrent de nous dévorer, et dans une autre occasion nous soutînmes nos forces en ramassant des coquillages. Sous un ciel étrange, où il n'y avait personne pour nous secourir, nous fûmes ballottés sur la mer, en proie aux maladies de toute sorte, et abandonnant le vaisseau à sa marche spontanée, car

nous ne savions pas quelle direction nous devons suivre. Enfin, lorsque cinq cents jours furent passés, vers l'heure du dragon, une montagne se dessina vaguement dans les brumes de la mer. Tout le monde, à bord, la contemplait avidement, et nous vîmes que c'était une grande montagne qui flottait à la surface. Son aspect était pittoresque et fort haut. C'était là, pensâmes-nous, la montagne que nous cherchions. Rien d'étonnant à ce que nous ayons été remplis de frayeur à sa vue. Nous voguâmes autour d'elle pendant deux ou trois jours. Alors, sortit d'entre les collines une femme vêtue comme une habitante du ciel, et elle puisa de l'eau dans un vase d'argent. Quand nous la vîmes, nous abordâmes pour lui demander quel pouvait bien être le nom de cette montagne. La femme répondit : « C'est le mont Hôrai ». Notre joie n'avait pas de bornes. — Et qui est celle qui nous parle ainsi? demandâmes-nous. « Mon nom est Hôkanrouri, » dit-elle, et tout à coup elle s'en alla et disparut entre les collines.

« Il ne semblait pas y avoir de chemin pour gravir cette montagne; aussi en fîmes-nous le tour au milieu d'arbres en fleurs inconnus à notre monde. Des ruisseaux couleur d'or, d'argent et d'émeraude y coulaient, traversés par des ponts en bijoux de toute sorte. Là, se dressaient des arbres éblouissants, et c'est au moins beau que j'ai cueilli ce rameau pour vous l'apporter, mais, comme il répondait à la description de Kagouyahimé, je le cueillis et m'en allai. Cette montagne est délicieuse au delà de toute imagination, et il n'y a rien dans ce monde qu'on puisse lui comparer. Mais lorsque j'eus la branche, l'impatience me prit de revenir; ainsi nous nous réembarquâmes sur notre navire, et, les vents étant propices, nous arrivâmes à Osaka après un voyage de

plus de quatre cents jours. Poussé par mon grand désir, je me mis hier en route pour la capitale, et maintenant je me présente ici sans même changer mes vêtements trempés par l'embrun. »

Nous omettons ici un fragment de poème dans lequel le vieillard exprime sa sympathie pour les souffrances endurées par le Prince, et aussi la réponse en vers du Prince.

A ce moment, une troupe de six hommes apparaît dans la cour. L'un d'eux, qui tenait en sa main un bâton fendu au bout duquel était un papier, parla : « Moi, Ayabé no Outchimaro, premier orfèvre de vos ateliers, demande humblement la permission d'exposer que, depuis plus de mille jours, mes hommes et moi avons travaillé de toutes nos forces et avec le soin le plus attentif pour vous faire le rameau d'or; mais jusqu'à présent nous n'avons reçu de vous aucun salaire. Je vous prie de me le donner maintenant pour que je puisse payer mes hommes. » Ce disant, il présenta son papier. Le vieux coupeur de bambous, la tête baissée et plongé dans ses pensées, se demandait ce que les mots de cet ouvrier pouvaient signifier, tandis que le Prince consterné, sentait son cœur se fondre au dedans de lui. Quand Kagouyahimé eut entendu ces mots elle dit : « Donnez-moi ce papier. » Il contenait ceci :

« Monseigneur le Prince, quand vous vous êtes, pendant plus de mille jours, enfermé avec nous, humbles ouvriers, et nous avez fait façonner le merveilleux rameau d'or, vous nous avez promis de nous récompenser par des charges officielles. Comme nous y pensions dernièrement, nous nous sommes souvenus que vous nous aviez dit que la branche était destinée à la dame Kagouyahimé, dont vous deviez être l'époux, et il

nous a semblé que dans ce palais nous recevions notre récompense. »

« Kagouyahimé, dont le cœur était devenu de plus en plus triste à mesure que se couchait le soleil, s'épanouit en sourires. Elle appela le vieillard et dit : « Réellement, j'avais cru que cela ne venait d'aucun autre arbre que de l'arbre du mont Hôrai. Maintenant que nous savons que ce n'est qu'une mesquine contrefaçon, rendez le lui de suite. »

Si on le compare à la littérature subséquente de la période Heian, le style du *Takétori* est sans art et informe, mais sa naïve simplicité s'accorde bien avec le sujet et n'est pas sans un certain charme.

Le *Isé Monogatari* est l'une des productions les plus admirées de l'ancienne littérature japonaise. Son style est clair et concis et surpasse de beaucoup en élégance celui du *Takétori Monogatari*.

Il consiste en un certain nombre de courts chapitres qui sont peu liés entre eux, sinon qu'ils racontent tous les incidents de l'existence d'un noble jeune et joyeux de la cour de Kiôto, lequel est parfois identifié avec un personnage réel nommé Narihira. Narihira vivait environ un siècle avant que fût écrit le *Isé Monogatari*, mais on suppose qu'il a laissé une sorte de journal qui aurait fourni le fond de cet ouvrage. Il est aujourd'hui impossible de vérifier quelle part de vérité contient cette tradition, et il ne nous importe guère de le savoir. La longue série d'aventures amoureuses dans lesquelles est engagé le héros suggère plutôt la fiction que les faits, et l'explication la plus plausible du titre de l'ouvrage amène à la même conclusion. Il semble que les gens d'Isé, comme les Crétois de jadis, ne brillaient pas par la véracité, et que l'auteur, en intitulant son ouvrage

Récits de Isé, ait probablement voulu donner à entendre à ses lecteurs qu'ils ne devaient ajouter à ses contes qu'une foi relative.

C'est un caprice de l'auteur que de faire commencer tous ses chapitres par le mot « Moukaci », l'équivalent japonais du : « Il était une fois », de nos contes de fées. Chaque chapitre enferme un ou deux petits poèmes d'un mérite plus que moyen, placés dans la bouche du héros et de ses nombreuses amoureuses.

Les premiers chapitres racontent quelques juvéniles aventures d'amour du héros. En voici un qui peut servir de spécimen :

« Il était une fois une femme qui habitait le Pavillon Occidental occupé par l'Impératrice dans le Gojô¹ de l'Est. Là elle reçut la visite de quelqu'un qui l'aimait profondément, bien qu'en secret. Vers le dixième jour du cinquième mois, elle alla se cacher ailleurs. Il apprit en quel endroit elle vivait, mais comme c'était un lieu où les visites étaient impossibles, il demeura plongé dans la mélancolie. Le premier mois de l'année suivante, se souvenant du printemps précédent à la vue des pruniers en fleurs devant sa maison, il alla vers le Pavillon Occidental, et resta là, les yeux fixes. Mais il avait beau regarder, son esprit ne perçut aucune ressemblance avec la scène de l'année précédente. Enfin, il fondit en larmes, et se couchant sur le plancher délabré, il pensa avec regret aux jours passés, jusqu'au coucher de la lune. Il composa ce poème :

La Lune? Il n'y en a pas.
Le Printemps? Ce n'est pas le printemps.

1. La ville de Kiôto est divisée en sections par des rues parallèles, un peu à la manière des « Avenues » de New-York. Gojô (cinquième colonne) est l'une de ces voies. C'est aujourd'hui la principale rue commerçante de Kiôto.

Des jours anciens :
C'est moi seul
Qui n'ai pas changé¹;

puis il reprit le chemin de chez lui comme la nuit faisait place à l'aurore. »

Un poète occidental aurait étendu ce simple sujet au moins jusqu'à la longueur d'un sonnet, mais dans les limites étroites des 31 syllabes prescrites par la coutume au poète japonais, il est à peine possible d'exprimer avec plus de force le morne sentiment de désespoir éprouvé à la vue de scènes familières que n'embellit plus la présence de la bien-aimée. La lune et les fleurs du printemps sont là sous ses yeux, mais comme il n'en est pas ému ainsi qu'il le fut naguère, il nie hardiment leur existence, donnant par ce contraste une véritable grandeur à sa déclaration d'immuable amour. Ses aventures postérieures, il faut l'avouer, ne font guère honneur à sa constance.

Après quelques autres malheureuses affaires de cœur, il trouve intolérable la vie qu'il mène à Kiôto et part pour une expédition à l'est du Japon. Son voyage fournit l'occasion d'intercaler un certain nombre de stances qui décrivent les points de vue remarquables de la route, tels que le sommet fumant du mont Asama et la neige sur le Fouzi-yama au cœur de l'été. Lui et ses gens, à la tombée de la nuit, traversent dans un bac la rivière Soumida, à

1. Voici, pour son rythme, l'original :

Tsouki ya! Aranou :
Harou ya! Moukaci no
Harou naranou :
Ouaga mi hitotsou oua
Moto no mi ni sité.

l'endroit où s'élève maintenant Tôkio. Le lugubre paysage leur donne à tous la sensation d'être parvenus au bout du monde, et leurs pensées retournent avec regrets vers leurs foyers à Kiôto. Sur la rivière, il y a quelques oiseaux, connus sous le nom de « mangeurs d'huîtres » mais que les Japonais désignent du nom de *miyakodori*, ou « oiseaux de la capitale ». Narihira s'écrie :

O toi, oiseau de miyako,
Si tel est ton nom,
Viens! Cette question je veux te poser :
Celle que j'aime est-elle
Encore en vie ou n'est-elle plus?

En entendant cela, chacun dans le bateau fut ému jusqu'aux larmes. Mais Narihira n'est pas toujours aussi sentimental. Quelques-unes de ses aventures prétendent être plus ou moins comiques.

Nous le trouvons bientôt dans l'une des provinces septentrionales, où une jeune beauté rustique, désireuse de faire la connaissance d'un jeune et élégant gentilhomme de Kiôto, lui envoie, comme invitation, un poème (naturellement de 31 syllabes). Il condescend à lui faire visite, mais il prend congé tandis qu'il fait encore nuit noire. Comme Juliette s'en prend à l'alouette en de presque semblables circonstances, la dame, attribuant ce départ au chant du coq, donne libre cours à son déplaisir dans les vers suivants, qui hantent encore la mémoire du populaire :

Quand le matin pointe,
Je voudrais qu'un renard
Dévorât ce coq
Qui, par son cri intempestif,
A fait partir mon époux.

J'ai sous les yeux deux des nombreuses éditions de cet ouvrage. L'une est due à l'éminent savant et critique

Maboutchi, et contient plus de commentaire que de texte. L'autre, datée de 1608, est digne peut-être de l'attention des collectionneurs de livres dont l'horizon mental n'est pas borné à l'Europe. Elle est en deux volumes, imprimée en caractères gras sur des papiers de teintes diverses et ornée de nombreuses illustrations hors texte, qui sont parmi les spécimens les plus anciens de l'art du graveur sur bois au Japon.

L'*Outsoubou Monogatari* a été, suivant certaines conjectures, écrit par le même auteur que le *Takétori Monogatari*. Le style et le sujet du premier des quatorze récits qu'il contient semblent vouloir confirmer cette supposition, encore qu'on puisse mettre en doute que le recueil entier ait été composé par la même personne. Il est mentionné dans le *Ghenzi Monogatari* et dans le *Makoura no Soci*, œuvres qui appartiennent à la fin du x^e ou au commencement du xi^e siècle, et fut probablement composé quelque cinquante ou soixante ans plus tôt. Aucune date exacte ne peut être fixée pour sa composition.

Le style de l'*Outsoubou Monogatari* est simple et courant, mais il a malheureusement beaucoup souffert entre les mains des copistes et des éditeurs, et beaucoup aussi des ravages du temps, de sorte que le texte tel que nous l'avons est dans un état des moins satisfaisants.

Le titre du premier récit : *Tocikaghé*, est emprunté au nom du héros. C'est le plus connu de la série et il a été publié séparément, comme s'il eût été l'ouvrage complet. Comme le *Takétori Monogatari*, il appartient au genre appelé par les Allemands *Märhchen*.

Le héros est fils d'un membre de la famille Fouzivarava et d'une princesse impériale; le sang qui coule dans ses veines est donc le plus pur sang bleu du Japon. Ses

parents le laissent, à dessein, grandir sans lui donner aucune éducation, néanmoins il apprend avec une surprenante rapidité, et à l'âge de sept ans il entretient une correspondance, en caractères chinois, avec un étranger coréen qui visite le Japon. Le mikado, entendant parler de ses dons remarquables, organise un examen dans lequel Tocikaghé surpasse tous ses compétiteurs. Il reçoit en conséquence une charge officielle, et plus tard, à l'âge de seize ans, il devient ambassadeur en Chine. Deux des vaisseaux dans lesquels l'ambassade s'était embarquée se perdent sur une tempête, et celui que montait Tocikaghé vient échouer dans un pays étranger, tout l'équipage, à ce qu'il semble, ayant péri, sauf Tocikaghé. En abordant au rivage, il fait une prière à la déesse bouddhique Kouannon. Un cheval noir, tout sellé, apparaît et l'emporte en un lieu où trois hommes sont sous un arbre de santal, assis sur des peaux de tigre et jouent du luth (koto). Le cheval disparaît. Tocikaghé demeure en cet endroit jusqu'au printemps suivant; alors, entendant à l'ouest un bruit comme celui que feraient des bûcherons abattant des arbres, il se résout à se diriger dans cette direction. Prenant courtoisement congé de ses trois hôtes, il part à l'aventure. Il traverse des mers et des rivières, des montagnes et des vallées, mais ce n'est pas avant le printemps de la seconde année qu'il parvient à destination. Là, dans un vallon, il aperçoit une troupe d'Asouras (démons des légendes hindoues), occupés à ébrancher un immense Kiri (*Paulownia Imperialis*) qu'ils avaient abattu. Ces démons étaient recouverts de poils qui se dressaient comme des glaives, leurs faces brûlaient pareilles à des flammes de feu, leurs pieds et leurs mains ressemblaient à des bêches et à des pioches, leurs yeux scintillaient ainsi que des

plats de métal bruni. Tocikaghé est en danger de passer un mauvais quart d'heure entre leurs mains, quand un jeune garçon descend du ciel, chevauchant un dragon au milieu d'une tempête de tonnerre, d'éclairs et de pluie, portant une tablette d'or sur laquelle étaient gravées des instructions enjoignant aux Asouras de le laisser aller et de lui donner sa part de l'arbre qu'ils avaient abattu, afin qu'il pût en faire des luths. Il façonne trente luths et continue sa route. Un tourbillon de vent qui s'élève à propos emporte les luths devant lui.

Après d'autres aventures également merveilleuses, Tocikaghé retourne au Japon et fait son rapport au mikado. Il se retire dans la vie privée, se marie et a une fille. Lui et sa femme meurent, la laissant dans un grand dénuelement. Elle vit dans un endroit retiré au milieu d'un faubourg de Kiôto, quand un jour elle reçoit la visite d'un jeune homme qui accompagne son père en pèlerinage à l'autel de Kamo. Il ne rentre chez lui que le matin suivant et son père, furieux de ce qu'il a donné par sa disparition tant d'anxiété à ses parents, lui interdit dorénavant de le quitter pendant un seul instant. Quand, quelques années plus tard, le jeune homme peut enfin retourner à l'endroit où habitait la dame de son amour, la maison a complètement disparu.

Pendant ce temps, la fille de Tocikaghé a donné le jour à un enfant qui, comme la plupart des héros de romans chinois et japonais, est un prodige de talent précocité et de dévouement filial. A l'âge de cinq ans, il nourrit sa mère avec des poissons qu'il pêche, et plus tard il lui rapporte de ses excursions dans les montagnes des fruits et des racines. Pourtant, s'apercevant que cela l'oblige à la laisser par trop longtemps seule, il cherche un endroit dans la forêt où il puisse la loger et il trouve

un grand arbre creux ¹, qu'il pense devoir convenir à son dessein. Mais cet arbre sert déjà de retraite à une famille d'ours. Ils sont sur le point de dévorer l'intrus, quand il s'adresse à eux en ces termes :

« Attendez un peu et ne détruisez pas mon existence, car je suis un fils aimant, le soutien de ma mère, qui vit toute seule dans une maison en ruines, sans parents, ni frères ni personne pour la servir. Comme je ne pouvais rien faire pour elle dans le village où nous habitons, je suis venu sur cette montagne lui chercher des fruits et des racines. Ayant à escalader des pics abrupts et à descendre dans des vallées profondes, il me faut partir de grand matin et rentrer à la nuit. Ce nous est une cause de grande détresse. J'avais donc pensé l'amener dans cet arbre creux, ne sachant pas qu'il était déjà le logis d'un tel roi de la montagne..... S'il est quelque partie de moi-même qui ne soit pas nécessaire au soutien de ma mère, je vous la sacrifie volontiers. Mais sans pieds, comment pourrais-je marcher? Sans mains, comment pourrais-je cueillir des fruits ou creuser la terre pour extraire des racines? Sans bouche, où le souffle de ma vie trouverait-il un passage? Sans poitrine, où mon cœur trouverait-il à se loger? De ce corps, il n'est pas un fragment qui ne me soit utile, sinon les lobes de mes oreilles et le bout de mon nez. Ceux-là je les offre au roi de la montagne. »

Ce discours arrache des larmes aux ours, et immédiatement ils lui abandonnent leur arbre et cherchent ailleurs une retraite.

La mère et le fils vivent en cet endroit pendant maintes années, étant approvisionnés de nourriture par un

1. « Creux » se dit en japonais : *outsoubo*, d'où le nom de l'ouvrage.

grand nombre de singes. Ils sont à la fin découverts par le père de Tocikaghé, qui passe par là dans une partie de chasse. Il leur fait construire une belle résidence à Kiôto, dans laquelle ils vivent heureux tous trois.

Le *Hamamatsou Tchiounagon Monogatari* est l'histoire d'un noble japonais qui va en Chine et a une liaison avec l'Impératrice. Il ramène avec lui, au Japon, l'enfant qui a été le fruit de leurs amours. L'auteur est inconnu, mais l'ouvrage appartient à la seconde moitié du x^e siècle.

L'histoire appelée *Otchikoubo Monogatari* appartient aussi à la seconde moitié du x^e siècle. Mabouchi lui assigne comme date 967 ou 969. Son auteur serait un certain Minamoto no Sitagaou, petit fonctionnaire et érudit fameux qui vécut sous les mikados Mourakami, Reïzeï et Yenyou. Le mot *Otchikoubo* signifie « cavité souterraine ». L'héroïne, jeune dame de noble naissance, est séquestrée dans une chambre souterraine par sa marâtre. Elle passe son temps misérablement jusqu'à ce que, par l'intermédiaire d'une servante, elle fasse la connaissance d'un jeune noble, qui l'aide à s'évader. Naturellement, ils se marient et vivent heureux.

Un ouvrage appelé *Soumiyoci Monogatari* est mentionné dans le *Makoura no Soci*. Les critiques cependant s'accordent à dire que le livre connu sous ce nom est une contrefaçon d'une date ultérieure. C'est aussi l'histoire d'une méchante belle-mère (personnage favori de la fiction extrême-orientale) et des événements qui amènent au temps voulu son châtement mérité.

L'auteur du *Yamato Monogatari* est réellement inconnu, bien que cet ouvrage ait été attribué par certains à Sighéharou, fils de Narihira, le héros de l'*Isé Monogatari*, et par d'autres au mikado Kouazan. C'est une

imitation de l'*Isé Monogatari*, mais inférieure au modèle et dont le style manque de clarté et de concision. C'est un recueil de contes orné de tanka à la manière de l'œuvre imitée, sans qu'il y ait cependant de lien entre eux. Le suivant est un des plus connus de la série.

« Il y avait une fois une jeune fille qui habitait dans la province de Tsou. Elle était courtisée par deux amoureux, dont l'un — Moubara était son nom — vivait dans la même province. L'autre, appelé Tchinou, était de la province d'Idzoumi.

« Or, ces jeunes gens étaient du même âge et ils étaient aussi semblables de figure, de formes et de stature. La jeune fille pensait à accepter celui qui l'aimait le mieux, mais là encore nulle différence ne se marquait entre eux. Quand la nuit arrivait, ils venaient tous deux, et quand ils offraient leurs présents, ces présents étaient semblables. On ne pouvait dire que l'un d'eux surpassait l'autre, de sorte que la jeune fille était dans une grande détresse d'esprit. Si leurs hommages avaient été vulgaires elle les aurait refusés tous deux. Mais comme durant des jours et des mois l'un et l'autre se présentaient à sa porte et lui témoignaient leur amour de toutes façons, leurs attentions la rendaient absolument malheureuse. Et bien qu'ils ne fussent jamais acceptés, tous deux persistaient à venir avec leurs présents semblables. Ses parents lui disaient : « C'est une pitié que les mois « après les mois et les années après les années s'écoulent de cette façon absurde. Il est pénible d'écouter « les lamentations de ces deux hommes, et tout cela sans « résultat. Si tu en épousais un, l'amour de l'autre ce- « serait. » La jeune fille répondit : « C'est bien ce que « je pense, mais je suis douloureusement perplexe en « voyant l'identité de leur amour. Que puis-je faire? »

Or, en ces temps, les gens vivaient dans des tentes sur les bords de la rivière Ikouta. Alors les parents envoyèrent chercher les deux prétendants et leur dirent : « Notre enfant est douloureusement tourmentée par l'égalité de l'amour que vous deux, gentilshommes, lui témoignez. Mais nous voulons aujourd'hui, d'une façon ou d'une autre, prendre une décision. L'un de vous est étranger, originaire d'un pays éloigné; l'autre, qui est habitant d'ici, a pris beaucoup de peine. Votre conduite à tous deux a notre vive sympathie. » Tous deux écoutèrent ce discours avec une joie respectueuse. « Or, ce que nous avons l'intention de vous proposer, continuèrent les parents, est ceci : visez avec vos arcs l'un de ces oiseaux aquatiques qui nagent sur la rivière. Nous donnerons notre fille à celui qui en abattra un. » « Une excellente idée! » dirent-ils. Mais quand ils tirèrent, l'un atteignit la tête et l'autre la queue. Sur quoi, la jeune fille, plus profondément embarrassée que jamais, s'écria :

Lasse de la vie,
Je veux jeter mon corps
Dans la rivière Ikouta,
Dans le pays de Tsou.
Ikouta! ¹ Pour moi un nom et rien de plus.

« A ces mots elle plongea dans la rivière qui coulait au pied de la tente. Au milieu des cris frénétiques des parents, les deux amants sautèrent immédiatement dans le fleuve au même endroit. L'un la saisit par un pied, l'autre s'empara de son bras et tous deux moururent avec elle. Les parents, fous de chagrin, recueillirent son corps et l'ensevelirent avec des larmes et des lamentations. Les parents des amants vinrent aussi et élevèrent

1. *Ikouta* signifie « champ vivant ».

des tombeaux de chaque côté de la sépulture de la jeune fille. Mais, quand le moment de l'inhumation fut venu, les parents du jeune homme du pays de Tsou s'y opposèrent, disant : « Qu'un homme de cette province soit enterré en cet endroit est juste et convenable, mais comment peut-on permettre qu'un étranger fasse intrusion sur notre sol! » Aussi les parents du jeune homme d'Idzoumi amenèrent dans des navires de la terre de la province d'Idzoumi, et enfin enterrèrent leur fils. La tombe de la jeune fille est dans le milieu, et celles de ses amants de chaque côté, comme on peut le voir encore aujourd'hui. »

L'auteur de ce livre fit une fois un pieux pèlerinage à ces tombeaux, qui existent encore non loin du port de Kobé. Il ne fut pas peu surpris de rencontrer d'immenses tumuli, certainement les sépultures de personnages beaucoup plus élevés que les héros du récit ci-dessus. Et non seulement cela, mais les prétendus tombeaux des deux amants se trouvent à un mille de chaque côté de celui de la belle fille pour laquelle ils moururent. Sur l'un d'eux, chose triste à dire, croissait un florissant carré de choux, planté là par quelque Japonais irrespectueux, ou ignorant, plus vraisemblablement. La rivière Ikouta doit avoir grandement changé depuis les jours de cette histoire. Elle envoie maintenant à la mer un volume d'eau égal à celui d'un ruisseau, dans lequel, il est inutile de le dire, il était impossible de se noyer.